

Mémoire corporelle

*Des objets historiques concrets
comme lieux de mémoire¹*



Celui qui célèbre un anniversaire pense naturellement au passé. Ses pensées se tournent vers le passé, il se souvient des origines, il rappelle le commencement. En ce moment, nous nous demandons donc ce qui s'est passé lorsque la première pierre de cette cathédrale maintenant millénaire a été posée. Et que s'est-il passé au cours des siècles qui ont suivi jusqu'à nos jours ? Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? C'est la question de l'historien telle qu'elle est formulée par von Ranke², et elle vient naturellement à l'esprit de ceux qui sont nés plus tard et qui regardent vers le passé. C'est, comme je l'ai dit, tout à fait naturel.

Aujourd'hui, cependant, nous n'allons pas nous concentrer sur les questions historiques, les résultats de la recherche ou les sources primaires qui nous permettent de nous rappeler ce qui est arrivé dans le passé. C'est plutôt le souvenir lui-même qui nous occupera dans les réflexions qui suivent – dans un sens plus précis que le sens employé généralement. En d'autres termes, l'étude historique des événements passés (quelle que soit la précision avec laquelle ils ont été retrouvés) est quelque chose de tout à fait différent de la recollection de ces événements dans le souvenir. Même si l'on découvre l'acte de fondation de la cathédrale ou si l'on met au jour le reste d'un des murs d'origine, personne ne se souvient réellement de la date à laquelle les fondations de cette cathédrale ont été posées ! Si nous prenons le mot souvenir dans son sens le

1 Cet essai a été présenté lors de la célébration du millénaire de la cathédrale de Mayence en 1975. Cette célébration comprenait des conférences de nombreux intellectuels et ecclésiastiques, dont Hans Urs von Balthasar, Joseph Ratzinger et le cardinal Volk, entre autres. Cette réflexion a été publiée dans *Kirche aus lebendigen Steinen*, ed. Walter Seidel (Mayence : Matthias-Grünwald-Verlag, 1975).

2 Leopold von Ranke (1795-1886) est l'un des fondateurs de l'approche moderne, basée sur les sources, de la recherche et de l'écriture historiques. Sa méthode s'appuyait sur des recherches méticuleuses dans les archives pour permettre une reconstruction précise des événements historiques. Pour von Ranke, l'objectif central de l'historien scientifique était de répondre à la question « Que s'est-il réellement passé ? » (Wie es eigentlich gewesen ist). (NDE.)

plus strict, je ne peux me rappeler ou ne peut me revenir en mémoire que quelque chose qui m'est réellement arrivé, quelque chose que j'ai peut-être « oublié » ou qui n'est plus immédiatement présent, mais qui me concerne encore et est resté à la portée de ce que je peux encore expérimenter. Comme je l'ai mentionné, c'est de ce sens de la mémoire et du souvenir que nous allons nous occuper longuement dans ce qui suit.

J'imagine bien que mon auditoire pourrait craindre à ce stade qu'un professeur de philosophie ne se laisse emporter et perdre dans une discussion terminologique abstraite sur la théorie de l'*anamnèse* de Platon et le concept de *memoria* d'Augustin – et, pour être honnête, je partage cette inquiétude. Mais je ne perdrai pas de vue l'occasion concrète et festive qui nous réunit ici, à savoir cette cathédrale millénaire de grande renommée. Certes, nous allons placer la cathédrale devant un horizon plus vaste et l'insérer dans un contexte plus spacieux, un paysage spirituel qui peut lui sembler étranger à première vue. À travers ce paysage étrange, cependant, la cathédrale pourrait se rapprocher de manière inopinée du corps du penseur et de l'observateur – plus près peut-être qu'il n'en aurait envie, et en tout cas plus près que ne pourrait le faire une enquête historique exacte.

Thème

Dès que nous appelons en toute innocence ce bâtiment lieu de mémoire [*Denk-mal*], nous faisons parler le terme « mémoire ». Ce que nous voulons dire, c'est qu'il s'agit d'un marqueur historique dédié et créé, un monument. Le mot « monument » (*monumentum*), à son tour, dérive du latin *monere* qui signifie rappeler quelque chose à quelqu'un. J'ai été quelque peu surpris de constater que, dans le dictionnaire allemand des frères Grimm, le mot latin *monere* est placé à côté du mot « souvenir » ou faire se souvenir, pour l'expliciter. Mais la question qui se pose maintenant est la suivante : mais que rappelle cette cathédrale ? Et, en outre, à qui est-elle censée le rappeler ? Une fois de plus, le terme souvenir est entendu ici dans son sens le plus strict de rappel de quelque chose qui risque toujours d'être oublié. Pourtant, le souvenir relève du domaine de ce qui nous est réellement arrivé et concerne encore notre existence actuelle. Il devient immédiatement clair que cette question, si elle est posée sérieusement, en soulève d'innombrables, très vastes et très profondes. Par exemple, comme le dit un aphorisme ancien : pourquoi l'homme a-t-il plus besoin de se souvenir que d'être instruit ? En effet, la réponse la plus immédiate

est que nous nous mettons en danger non seulement lorsque nous n'apprenons pas davantage, mais aussi lorsque nous oublions et perdons ce qui est indispensable. (« La mémoire, dit Plotin, est pour ceux qui ont oublié »). Le fait troublant est que l'homme moyen est enclin à et tenté d'oublier, à un degré terrifiant, ce qui est précisément essentiel pour vivre, au-delà bien sûr de la satisfaction immédiate des besoins. Cette vérité est affirmée par les enseignements de sagesse de toutes les cultures – chrétiennes et non chrétiennes, orientales et occidentales – ainsi que par l'expérience quotidienne de chacun. Mais en quoi consiste la force commémorative d'une cathédrale ?

Évidemment, la première étape est que je dois parvenir à un sens clair, au-delà des termes abstraits, de ce que c'est. Je dois prendre pleinement conscience de ce qui est essentiel à cette chose particulière : une cathédrale, une *aedes sacra* et surtout une église, pour que je puisse, ne serait-ce qu'imaginer la raison pour laquelle un tel édifice a le pouvoir de faire naître en moi la pensée de quelque chose qui menace d'être oublié, de quelque chose qui me touche au cœur de l'existence. Cette raison, je ne l'ai même pas encore mise en évidence, et encore moins nommée, lorsque je parle en tant qu'expert d'une basilique à piliers ou d'un chef-d'œuvre de l'architecture romane ou gothique. Dans un magnifique article sur la cathédrale de Sienne qu'il a récemment publié, Friedrich Ohly, mon collègue de l'université de Münster, décrit la cathédrale comme un « espace du temps », le lieu de la mémoire liturgique de tous les temps, « de la création jusqu'à la fin du monde ». Bien sûr, il ne s'agit pas d'un exposé complet de la question, et ce n'est pas son intention. Néanmoins, ce travail parle une fois de plus expressément de souvenir et de mémoire, ce qui constitue déjà le départ d'une réflexion sur le sujet.

Josef
Pieper

Avant de poursuivre, il convient de dire un mot sur la *conditio humana*. Nous sommes portés de par notre nature et parce que nous sommes créés et construits ainsi à être affectés au cœur de notre existence personnelle par la « matière » compacte des « mémoriaux » [*Denk-male*]. En fait, seul le corporel possède le pouvoir de mémoire pour l'homme plongé dans l'histoire. « La mémoire, comme le disait Hegel, s'occupe exclusivement de signes ». Or dans la sphère humaine, il n'y a pas de signe qui ne soit nécessairement saisissable par les sens, qu'il soit visible, tangible, palpable ou corporel.

Mais la mémoire qui se réveille au contact de ces signes physiques et qui est, de plus, une faculté spécifiquement humaine – l'animal aussi, et peut-être tous les organes vivants, peut être capable de « retenir » des expériences répétées et, en ce sens, on peut dire qu'il possède un pouvoir de mémorisation [*Gedächtnis*], mais se souvenir [*Erinnerung*] n'appartient qu'à l'homme – la mémoire mise alors en route, c'est en tous cas conçu de cette manière, pénètre bien au-delà de ce qui est matériel. Lorsque qu'il s'agit de choses vraiment droites et heureuses, ce souvenir pénètre alors au fond de notre âme, puis met en lumière la connaissance des réalités fondamentales de l'existence et la fait apparaître à nos yeux. Le souvenir actualise la connaissance du sens de l'existence, de ce qui est saint et impie, de toutes ces choses qu'aucune expérience ou science ne peut ou n'a besoin de nous apprendre. Il en est ainsi, en définitive, parce que nous savons déjà ces choses et que nous les avons toujours sues depuis le tout début. Bien sûr, nous n'avons pas tiré cette connaissance de nous-mêmes ! Mais si elle ne vient pas de nous-mêmes, d'où vient-elle ? Cette question, qui ne trouve guère de réponse, a agité les esprits de la grande tradition intellectuelle européenne, de Platon à Aristote en passant par Augustin et Thomas d'Aquin. Aussi différentes que soient leurs réponses, elles ont une chose en commun : cette connaissance nous parvient en tous cas d'une sphère surhumaine : connaissance constamment menacée d'oubli, même si, en dernière analyse, c'est d'elle que nous vivons. Et pour l'évoquer, la rendre et la garder présente à nos yeux, il nous faut constamment – de manière étrange et mystérieuse – des signes physiques.

Beaucoup d'autres éléments deviennent clairs à ce stade, je crois, qui peuvent être formulés assez rapidement, l'un après l'autre. Tout d'abord, ce souvenir de la connaissance des réalités fondamentales n'a rien à voir avec une quelconque nostalgie romantique de la jeunesse ou d'une époque révolue, et n'a donc rien à voir avec la « nostalgie » dont on parle tant. En second lieu, on comprend pourquoi on a toujours accordé un statut aussi élevé à la mémoire, ainsi qu'à la réserve de points de vue qu'elle a permis de conserver (ce qu'on appelle aussi *memoria*). Si un empiriste moderne appelle la mémoire [*Gedächtnis*] la « source [...] de toute notre vie consciente », il se situe en toute clarté dans la lignée d'Augustin, qu'il le sache ou non, dans la mesure où Augustin a fait le noble effort d'interpréter l'homme, avec ses trois facultés principales, « *memoria*, *intellectus* et *voluntas* », comme l'image du Dieu

trinitaire, associant la *memoria* au Père et donc au fondement créatif non engendré de la vie divine. « La connaissance naît de la mémoire », c'est ce que dit Augustin ! Il consacre un livre entier, le dixième livre des *Confessions*, au thème de la *memoria* ; et son langage devient lyrique dès qu'il commence à décrire le phénomène : « Un grand étonnement m'envahit, la stupeur s'empare de moi » (*stupor adprehendit me*). Les hommes vont admirer les hautes montagnes, la puissante houle de la mer, les larges rives du fleuve, l'étendue de l'océan et la rotation des étoiles », mais en ce qui concerne la puissance écrasante de leur mémoire, la *magna vis memoriae, nimis magna*, « ils ne trouvent rien qui puisse les étonner » (*Confessions*, X, VIII, 15).

Mais ne serait-ce pas, demandera-t-on peut-être, que l'occasion historique concrète de cette commémoration, à savoir l'édifice millénaire qu'est la cathédrale, a été désespérément perdue de vue ? Non ! Il suffit de faire un seul pas par la pensée pour que tout soit à nouveau visible. Comme nous l'avons dit, seul le signe corporel – si tant est qu'il existe des signes non corporels ! – possède le pouvoir de nous rappeler quelque chose. La parole humaine, qu'elle soit parlée ou écrite, le geste d'amour, le sépulcre, la sculpture, le monument, ou même le « « souvenir » le plus éphémère, rien de tout cela ne peut être conçu autrement que comme des réalités corporelles. Et cela inclut aussi le signe sacramentel, et même le plus noble de tous, le *memoriale mortis Domini*, le pain saint de la vie éternelle que la chrétienté reçoit et vénère comme le corps de Notre Seigneur. « La vérité n'est humaine qu'en s'incarnant³ », c'est ce que dit le grand philosophe français Maurice Blondel qui a également écrit cette phrase profonde : « L'esprit sans la lettre n'est plus l'esprit⁴ ». Certes, c'est bien entendu l'esprit tout entier qui imprègne et forme ce qui est corporel ; mais plus le corps est impliqué dans l'acte de production [*Hervorbringung*] – que la chose engendrée soit une « œuvre » indépendante du sujet et donc séparable de lui, que nous appelons un « produit » [*pro-ducere*, quelque chose de « pro-duit »], comme un monument par exemple, ou qu'elle soit un acte du sujet lui-même ; ou, pour le dire autrement, plus le fruit de cet acte de génération est corporel – plus il a la force de raviver notre souvenir. Les exemples que l'on pourrait nous présenter sont légion et s'étendent du domaine du banal et du quotidien à celui des signes sacrés qui nous intéressent plus

Josef
Pieper

3 Maurice BLONDEL, *L'action*, PUF, 1950/1993, p. 187. (NDE).

4 *Ibid.*, p.422. En français dans le texte. (NDE).

particulièrement en ce moment, et dont la puissance de remémoration rappelle à notre esprit les réalités fondamentales de l'existence.

Je ne suis capable de conduire une voiture, par exemple, que si ma main et mon pied s'engagent sur le levier de vitesse, le frein et l'accélérateur sans qu'aucune activité intellectuelle ne soit nécessaire. C'est la même chose pour le pianiste. Il doit bien sûr être capable de saisir intellectuellement et d'exécuter les notes que Mozart ou Beethoven ont transcrites, mais pour pouvoir réellement jouer la sonate, ses doigts eux-mêmes doivent avoir « compris » le morceau. Nous parlons ici d'un comportement « automatique » comme s'il était tout à fait simple et évident, mais cette étiquette recouvre un processus infiniment varié et directement mystérieux, et peut-être même le cache-t-il complètement. Nous tenons de C. S. Lewis la formulation suivante : tant que je suis préoccupé par mes pieds et que je dois compter mes pas, je ne suis pas encore capable de danser ; la danse est quelque chose qu'un individu ne peut faire que s'il a tellement fait siens les mouvements qu'il n'a plus besoin d'y penser. Bien sûr, l'intérêt de ce grand écrivain passionné de théologie ne porte pas sur le phénomène de la danse. Sa remarque, avec son intuition concrète si typique des Anglo-Saxons, vise plutôt la prière liturgique qui appartient à la communauté rassemblée pour le culte. Ce que C. S. Lewis veut dire ici, c'est qu'une personne n'est pas vraiment capable de prier au sens propre du terme tant qu'elle doit prêter attention à une formulation nouvelle ou modifiée ; au contraire, elle ne parvient à une prière authentique que lorsqu'elle peut « réaliser » ce qui est dit sans avoir à lire le texte de la prière et donc lorsque, libérée de toute distraction, elle est capable d'élever librement son cœur vers Dieu, comme le dit l'ancienne formule. Il ne faut pas se tromper sur ce qu'il tend à critiquer ici, c'est à dire nos efforts constants pour susciter une « participation active » en donnant des « formes » toujours nouvelles au culte liturgique, par lesquelles nous pourrions finir par éclipser ce qui est vraiment décisif, à savoir la vraie prière qui s'oublie elle-même. Mais nous devons reconnaître ce qu'il y a de plus fondamental dans l'observation de Lewis : ce qu'il dit éclaire non seulement ce que nous faisons mais ce que nous sommes. C'est parce que nous sommes des esprits incarnés que nous ne parvenons à connaître véritablement et complètement quelque chose que lorsque nos pieds et nos mains savent quoi faire et sont capables de le faire. Ce n'est qu'à ce moment-là, comme le dit Hegel, que l'appropriation est pleinement « réalisée ».

Thème

Cette appropriation « réalisée » a reçu deux noms différents dans les langues européennes, et ce double vocabulaire correspond en effet, de manière précise, aux deux faces de la question elle-même. En allemand, nous parlons de connaissance « de l'intérieur vers l'extérieur », (*Aus-wendigwissen*) ; en revanche, le français et l'anglais mettent l'accent sur le mouvement inverse d'intériorisation : on dit que l'on connaît quelque chose *par cœur* et « *by heart* ». Comme nous venons de le dire, ces deux caractérisations sont correctes, et cela parce que, encore une fois, comme Hegel le formule : « Ce que nous conservons dans la mémoire [*aus-wendig*, c'est-à-dire de l'intérieur vers l'extérieur] sort de la couche intérieure profonde du moi ». En effet c'est uniquement l'effort courageux de la conscience qui fait parvenir à nos membres et s'y répandre ce que nous avons fini par savoir par cœur – qu'il s'agisse des doigts du pianiste, des pieds du danseur ou plus généralement de la mécanique physiologique de tous nos discours et gestes. Certes, dans ce cas, on peut objecter que ce qui a été ainsi gravé dans notre mémoire peut être reproduit sans participation de l'âme et de la conscience, de façon purement mécanique, « par cœur », sans intelligence ni esprit. Chacun sait que cela existe, mais ce n'est qu'un côté de la médaille. L'autre côté est beaucoup plus important : à savoir que grâce à cette « mémoire du corps » [*Gedächtnis des Leibes*], quelque chose d'indispensable, peut-être, pourrait être « préservé » ou rester présent. Quelque chose pourrait être sauvé de l'oubli, même si l'esprit, dans sa réflexion consciente, n'en a plus connaissance, ne veut plus s'en soucier, ou du moins ne semble plus s'en soucier. Mettons qu'un pianiste n'ait plus « en tête » une mélodie particulière, un certain passage d'une sonate ; il peut avoir envie de la siffler ou de la fredonner à quelqu'un, mais il ne la « connaît » plus. Puis il s'assied au piano et là, ses doigts se mettent à la jouer sans la moindre hésitation, de sorte que la tête connaît à nouveau la mélodie (d'où elle est venue dans les doigts !). Bien sûr, cet exemple n'est pas particulièrement pertinent : il y a des choses plus importantes qu'une mélodie, qui ont été oubliées puis retrouvées. Nous sommes réunis ici aujourd'hui autour de quelque chose d'encore plus important ; nous avons à faire ici à quelque chose d'indispensable.

Josef
Pieper

Un autre exemple encore se présente dans ce cas. Le grand roman d'Evelyn Waugh, *Brideshead Revisited*, raconte un événement qui provoque une catharsis bouleversante dans le cœur de celui qui est en même temps l'un des principaux acteurs de l'histoire, le témoin de cette scène et son rapporteur. Le maître de maison de

Brideshead, Lord Marchmain, revient en Angleterre depuis Venise où il a mené pendant de nombreuses années une vie d'épicurien. Entre-temps, il est devenu vieux et malade, et rentre maintenant chez lui pour mourir. Catholique de naissance, il admet lui-même qu'il n'a jamais vraiment accepté la responsabilité de ses actes. Dieu, la religion, la pureté, ne provoquent chez lui que moqueries haineuses. Des membres de sa famille pensent – par pure convention – qu'il pourrait peut-être recevoir les derniers sacrements, mais cette idée est rapidement rejetée comme étant inappropriée. L'une de ses filles fait néanmoins entrer un prêtre dans sa chambre, mais le malade le renvoie immédiatement : « Je crains que vous n'ayez été amené ici par erreur », lui dit-il. Lorsqu'il s'approche de la fin, après une guerre d'usure torturante, on appelle à nouveau le prêtre et, cette fois, l'infirmière ne soulève aucune objection : « Il n'est plus vraiment conscient de rien ». Le prêtre, un homme authentiquement spirituel, d'une simplicité inébranlable, s'adresse au mourant, mais celui-ci est déjà trop faible pour répondre. « Faites un signe, si vous vous repentez de vos péchés ! ». Mais aucun signe ne vient. Le prêtre poursuit néanmoins le rite de l'onction des malades. « Soudain, rapporte le narrateur, Lord Marchmain porta sa main à son front. Je pensais qu'il avait dû sentir le contact du chrême et qu'il l'essuyait. Mais sa main descendit lentement le long de sa poitrine, puis sur son épaule, et Lord Marchmain fit le signe de la croix. » À ce moment-là se produisit, comme nous l'avons dit, non seulement chez le mourant mais aussi chez le narrateur, quelque chose de décisif, qui allait changer sa vie pour toujours : « ... Une phrase me revint de mon enfance, celle du voile du temple déchiré de haut en bas. » Cette relecture ne peut bien sûr pas reproduire toute la densité poétique et la tension de l'épisode tel que le grand auteur l'a composé. Mais, quoi qu'il en soit, ce qui m'importe dans cette scène peut se dire parfaitement en un seul mot : ce que nous voyons ici, c'est le pouvoir de mémoire qu'a un simple signe physique. Ce que la réflexion conceptuelle n'est plus en état de faire, c'est la main qui le produit par son geste et ce signe donne ainsi, à sa manière, une réalité tangible à la pensée qui ne peut plus dépasser le stade de la simple intention. Même le témoin oculaire, qui a assisté à l'événement de plus ou moins loin, s'est rappelé quelque chose de profondément bouleversant par la mise en œuvre visible du signe de la croix à ce moment-là, quelque chose qui acquiert de manière inattendue une nouvelle puissance de vie. Certes, rien ne se serait produit, le geste n'aurait pu évoquer quoi que ce soit, si

Thème

une main ne lui avait pas pris la sienne, dès le début, dans sa plus tendre enfance et ne lui avait pas appris à faire ce signe, si celle-ci n'avait pas été « informée », dans les deux sens du terme, par la raison éclairée par la foi, à maintes reprises, à faire le signe de la croix. C'est tout à fait juste. Mais il n'est pas moins vrai qu'il n'aurait pas été possible de restaurer la foi dans le Dieu trinitaire et dans la mort sacrificielle du Christ, oubliée entre-temps et laissée à l'abandon, comme une réalité vivante et spirituelle, si la main n'avait pas connu corporellement « par cœur » et pour ainsi dire « automatiquement » cette même foi dans la Trinité et dans l'Incarnation, proclamée par des signes visibles. En effet, ce que nous avons ici n'est précisément pas un mouvement délibéré de la main qui cherche à essuyer l'huile, comme l'observateur le soupçonne au départ ; ce n'est même pas un simple geste expressif, comme un clin d'œil ou une salutation, encore moins une sorte d'acte magique, mais un *geste symbolique* dont la nature est de représenter par un signe « quelque chose d'objectif », non seulement pour quelqu'un d'autre, mais aussi de faire reprendre conscience à celui qui le fait de ce que signifie ce signe.

« Quelque chose d'objectif » – C'est en fait une expression bien trop faible et bien trop fade et pas seulement dans le cas présent. Car ce qu'on appelle symbole au sens strict, renvoie à quelque chose qui concerne le cœur de notre vie et le sens de notre existence. Quant à ce que cette « connaissance par cœur » concerne, il ne peut s'agir en fin de compte que des symboles déterminants pour notre vie. Naturellement, pour se débrouiller dans le monde, il y a d'innombrables choses que nous devons savoir par cœur : les tables de multiplication, les dates, les numéros de compte et des centaines d'autres informations concernant le monde quotidien. Mais rien de tout cela n'atteint le cœur de l'homme et ne le touche en ce point central. En revanche, les grands symboles, qui sont eux-mêmes toujours un « corps vivant » (*corpus et anima*) (C. J. Jung), doivent de leur côté être conservés dans notre mémoire corporelle, c'est-à-dire qu'ils doivent être appris « par cœur », afin de pouvoir déployer toute leur puissance de remémoration.

Josef
Pieper

Combien de mémoires de prison relatent l'heureux événement, que nous ne célébrerons jamais assez, où le prisonnier dit se souvenir, surgi d'un coin de sa mémoire, d'un morceau de poésie presque effacé, et d'une relique apparemment morte, capable alors de donner à des centaines d'auditeurs accès à une

région d'humanité authentique ? Alexandre Soljenitsyne évoque son compagnon de cellule, Dimitri Panine, atteint de dysenterie, dans la baraque des condamnés à mort du camp pénitentiaire. Alors que l'espace de la conscience du malade se réduisait à la plus petite cellule, il a pu méditer pendant quarante jours d'affilée sur le Notre Père et rester ainsi proche de la source de la vie. Il est évident que le texte de cette prière incomparable devait lui être familier comme quelque chose d'immédiatement présent, ce qui signifie « quelque chose de connu par cœur », quelque chose qui pouvait être récité à tout moment, même sans intention de prière, quelque chose comme un objet qui peut lui devenir extérieur.

Mais, bien sûr, l'homme a toujours produit des œuvres objectives, entièrement séparables de lui-même, des œuvres qui sont devenues entièrement « connues par cœur » et qui, peut-être au cours des siècles, ont fini par exister indépendamment de leurs auteurs et de leurs intentions premières. Ainsi séparées d'eux, ces œuvres en sont venues à faire aussi partie de la vie quotidienne de la société humaine. Et celle-ci n'est jamais une addition de personnes, mais quelque chose qui conduit toujours à une production et garde en elle ce qu'elle a produit. Il ne s'agit pas seulement de ce qui est parlé ou chanté, ni d'institutions plus ou moins objectivées par lesquelles l'État et le corps social prennent forme, mais aussi d'œuvres qui ont vu le jour grâce au travail du corps, qui ont été « posées là » et sont pour ainsi dire les œuvres muettes d'un savoir-faire technique et artistique. Et parmi elles se trouvent – à côté d'objets uniquement utilitaires, ceux qui peuvent être mal utilisés et le sont en fait toujours (du marteau à la bombe atomique). Mais il existe aussi des œuvres que nous pourrions vraiment appeler *monumenta*, des objets remarquables qui font appel à la mémoire, des *symboles* au sens strict et au sens large du terme, qui sont destinés à nous rappeler quelque chose qui concerne le cœur de notre existence. Ils sont créés pour garder, pour conserver dans notre champ de vision, quelque chose qui menace constamment de disparaître de la conscience de l'homme qui réfléchit seulement à la manière de s'installer dans le monde. L'intention initiale n'est pas nécessairement déterminante dans ce cas : le fait que les fours d'Auschwitz aient pu devenir un symbole qui constitue un avertissement permanent pour l'humanité n'est certainement pas quelque chose que ses inventeurs auraient imaginé. La proximité temporelle ou la distance n'ont pas non plus d'importance ici : en contemplant un torse archaïque d'Apollon, Rilke, un poète

Thème

allemand du XX^e siècle, a eu l'impression qu'il s'adressait directement à lui : « Tu dois changer ta vie ! ».

On revient, à ce stade, à la question initiale : que nous dit cette cathédrale millénaire ? *Quelle* est la signification de ce symbole taillé physiquement dans la pierre ? Que préserve-t-il de l'oubli ? Je voudrais mentionner deux éléments d'une réponse possible. Le premier et le plus important – ce que la puissante nef de cette cathédrale devrait rappeler n'est rien d'autre que ce que même la plus humble église de village devrait rendre présent à l'esprit des gens : à savoir, cet événement inconcevable que les théologiens appellent « incarnation ». Dieu lui-même se fait homme et, comme le dit le Nouveau Testament dans le langage des bergers nomades, il a planté sa tente parmi nous pour nous faire participer à la vie de Dieu – un événement qui, bien qu'il se soit produit à un moment précis de l'histoire, n'est cependant pas une chose du passé, mais une présence constamment renouvelée à chaque moment où la chrétienté célèbre ce mystère sur toute la surface de la terre. La raison pour laquelle cette cathédrale – et en fait toute maison de Dieu – a été construite n'était pas simplement pour offrir un lieu de rencontre ou une salle de réunion. Au-delà de cette fonction, elle devait être un espace de préservation, un bâtiment plein de dignité, un signe visible et corporel propre à conserver notre mémoire ou à la raviver – non pas la réminiscence d'une simple « idée », mais le souvenir de la réalité factuelle de la présence toujours renouvelée de Dieu parmi les hommes. C'est avant tout dans ce but que cette cathédrale a été construite.

Josef
Pieper

Mais, en second lieu, il est important de mettre en évidence ce qui distingue une cathédrale de toutes les autres églises de village. Et ce trait distinctif nous rappellera aussi quelque chose que nous sommes aujourd'hui – peut-être plus qu'avant – enclins à oublier, quelque chose que nous sommes tentés de chasser de notre conscience. Or ce trait distinctif est impossible à ignorer ; cela tient avant tout à ce déploiement de splendeur spontanée qui orne la cathédrale, lui donnant ce caractère festif presque extravagant, à cette sorte de sûreté évidente et inattaquable où toutes les dimensions habituelles des demeures humaines, même celle des princes, ont volé en éclats – autant d'objets plutôt curieux, plutôt inquiétants, en tous cas irresponsables sur le plan social (même s'il ne semble pas nous déranger le moins du monde aujourd'hui que vingt milliards de marks allemands s'évaporent chaque année en

dépenses publiques dans notre République fédérale,). Mais c'est précisément cette splendeur d'abord discutable et apparemment inconvenante qui est également capable de nous empêcher d'oublier quelque chose d'essentiel, à savoir qu'il existe une plénitude d'être qui est infiniment éloignée de toute utilité et rationalité purement économiques ; il existe une richesse existentielle que nous ne pouvons posséder que comme un don, une richesse qui ne peut naturellement survivre que dans la surabondance, que dans le dépassement gratuit de toutes les préoccupations pragmatiques et économiques. Elle existe dans le gaspillage de l'huile précieuse qu'il aurait certes mieux valu vendre pour aider les pauvres, comme le fait remarquer Judas dans l'évangile de Jean. Mais il reçoit du Christ cette réponse magistrale : il y a incomparablement plus de sens à témoigner solennellement, par l'effusion gracieuse de parfum, du caractère absolument extraordinaire de la présence divine. Ainsi la cathédrale n'est pas seulement un « symbole construit », comme je l'ai dit plus haut ; c'est tout un trésor de symboles et d'images sensorielles qui possèdent le pouvoir inépuisable de nous aider à nous remémorer. Dans ce contexte, il faut aussi garder à l'esprit que cette cathédrale n'est pas un phénomène solitaire. Toute la vieille Europe est parsemée de cathédrales, de Palerme à Trondheim, de la côte atlantique aux montagnes de l'Oural.

Thème

La simple présence factuelle de cette diversité d'images et de symboles ne suffit pas, bien sûr. Il faut aussi que nous soyons nous-mêmes prêts à leur permettre de nous rappeler quelque chose. Mais il faut parler ici d'un phénomène troublant : l'homme a inventé une infinité de pratiques extrêmement astucieuses qui l'aident apparemment à se souvenir mais qui, en réalité, ne conduisent qu'à l'oubli – au *vitium oblivionis*, comme le disait Hildegarde von Bingen. Ainsi il y a une vérité cachée derrière la « définition » complexe qu'un enfant a un jour proposée : « La mémoire est cette chose qui me fait toujours oublier quelque chose. » Le Socrate platonicien raconte déjà l'histoire apparemment millénaire de l'invention de l'écriture : son inventeur fait l'éloge de l'écriture comme moyen de se souvenir ; mais il reçoit l'objection d'un plus sage que lui : il a, au contraire, découvert un moyen d'oublier, car les gens s'arrêtent désormais aux signes extérieurs des mots et n'intériorisent plus ce dont ils voulaient se souvenir. On pourrait dire la même chose de nombreux instruments techniques, et même, par exemple, de la remarquable invention qui permet de projeter un

acte liturgique sur n'importe quel écran. À première vue, cela semble fournir une expérience immédiate d'« être là », mais nous nous sommes rendu compte que cette capacité même peut entraver ou bloquer la véritable intériorisation de ce qui se passe.

L'investigation purement historique des grands *monuments* symboliques, qui se préoccupe avant tout des sources matérielles, peut aussi étouffer l'énergie du souvenir et nous empêcher de recevoir le message qui voulait être transmis. Il est possible aussi, de cette manière, de le tenir à distance en se réfugiant derrière des catégories purement esthétiques et en se contentant d'être charmé par leur beauté et par l'harmonie de leurs formes et de leurs proportions.

Tous ces éléments – l'écriture, la transmission des images, les modes de contemplation historiques ou esthétiques – sont deux choses à la fois : ce ne sont pas seulement des obstacles mais aussi des opportunités. Par exemple, une personne peut se promener par hasard dans une cathédrale française, fascinée par la structure cristalline et se demandant avec désinvolture ce qu'elle regarde en passant devant la grille du chœur. Puis elle tombe sur une inscription et trouve la réponse : « Il inclina la tête et mourut ». De façon inattendue, un souvenir s'impose et un monde entièrement nouveau lui est ouvert. Ou encore l'écrivain soviétique Vladimir Soloukhin – né en 1924, qui a grandi à une époque où l'iconoclasme faisait rage, où les églises étaient démolies ou transformées en entrepôts – paysan conteur de la trempe de Leskov, motivé au départ par la seule pulsion du collectionneur, se met à la recherche d'icônes qui, pour la plupart, sont déjà réduites en pièces pour servir de bois de chauffage. Mais quelque chose de totalement inattendu l'attend à la fin de cette expédition, quelque chose de complètement différent d'un simple ajout à sa collection : ce qu'il découvre, c'est le message sans paroles que les icônes elles-mêmes transmettaient, qui avait été préservé par ceux qui continuaient à prier en secret. On peut lire le compte rendu de cet événement qui a été traduit en allemand sous le titre « Schwarze Ikonen » (Icônes noires).

Josef
Pieper

Je me demande si – et justement dans le cadre d'un athéisme militant devenu religion d'État où le discours public sur la révélation chrétienne tend à disparaître – le pouvoir de remémoration des symboles corporels ne pourrait pas connaître à notre époque son heure de gloire. Un témoin oculaire m'a rapporté que dans la salle la plus bondée de la Galerie Tretiakov de Moscou, qui abrite

l'une des icônes russes les plus vénérées et les plus émouvantes qui soient, la « tendre » *Vierge de Vladimir*, règne toujours un grand silence, comme dans une église. On pourrait citer un autre exemple. Lorsqu'Alexandre Tvardovski, qui a reçu trois fois le prix Staline, a eu droit aux funérailles officielles du Parti communiste en 1971, un de ses amis présents, qui n'était autre qu'Alexandre Soljenitsyne – involontairement à l'origine de la traque et de la persécution de Tvardovski (un livre allemand rendant hommage à Tvardovski s'intitule *Seule la vérité oblige*) – n'a pas pu prononcer la moindre parole publique exprimant les convictions communes qu'il partageait avec le défunt. Au lieu de cela, comme il le raconte dans son autobiographie, *Le chêne et le veau*, il a protégé l'homme sans défense de la soie rouge et des discours mensongers par un geste symbolique (c'est à dire corporel) ; le signe de croix. De toute évidence, ce geste lui est venu tout naturellement, comme une chose à laquelle sa main était habituée.

Tout repose sur cette familiarité, sur ce « savoir par cœur ». Ce qui est en jeu ici, c'est avant tout notre disposition à nous souvenir et à nous laisser rappeler à la mémoire : que ce soit par un simple signe corporel, un geste, un symbole, un *monumentum* ou une cathédrale. Ce qui est nécessaire, bien sûr ce n'est pas seulement quelque chose d'immatériel comme une « capacité à saisir les symboles », ou une disposition de ce genre. Sont nécessaires deux choses dont nous ne disposons certes pas naturellement, mais dont nous portons néanmoins une certaine responsabilité si elles disparaissent. La première est la certitude qu'il existe une réalité qui transcende l'expérience des sens au sens strict, une réalité sans laquelle l'existence ne serait ni pleine ni complète. Cette certitude nous est pleinement naturelle, même si ce n'est qu'à travers une lueur. La seconde est que, d'une certaine manière, aussi voilée soit-elle, nous reconnaissons la vérité de cette réalité que nous rencontrons non seulement comme une information à enregistrer mais comme quelque chose que nous *voulons* reconnaître, et qui devient un élément crucial de notre propre vie quand nous y participons.

« Quand notre participation se perd, la mémoire se perd avec elle. » Si nous la prenons au pied de la lettre, cette phrase de Goethe met en lumière une possibilité propre à l'homme qui n'est plus tout à fait étrangère à notre expérience : la possibilité d'un refus d'une telle participation entraînant la perte totale de notre capacité à nous souvenir.

Carl Gustav Jung, qui s'est constamment efforcé d'interpréter les archétypes de la vie, a caractérisé cet état par une phrase qui, à première vue, semble trop tranchante, peut-être trop « extravagante », trop extrême : « L'homme qui a perdu les grands symboles de l'histoire se tient devant le néant » (« vor ihm gähnt das Nichts »). Mais ce qu'il entend par « néant » n'est pas seulement un espace vide. En effet, il peut s'agir d'une pièce parfaitement aménagée et confortable où ne manquent ni les gadgets technologiquement perfectionnés, ni les objets issus de la recherche scientifique ; elle peut être remplie de trésors historiquement intéressants et peut-être même rendre possible une fascination esthétique. Le néant dont il est question ici est plutôt constitué par le fait que l'ouverture vers la dimension de forces originelles – qui dépassent l'empirisme et qui, seules, donnent un sens à l'existence – a été bouchée. En effet, l'accès à ce domaine est fermé pour celui qui « a perdu les grands symboles historiques », c'est-à-dire pour celui qui a perdu la capacité – voire peut-être la volonté – de se laisser rappeler, à la vue de symboles corporels, quelque chose qui se trouve au-delà des limites de ce qui est (ou semble être) immédiatement pertinent, ici et maintenant.

Josef
Pieper

(Traduit de l'allemand par Françoise Brague. Titre original : Das Gedächtnis des Leibes. Von der erinnernden Kraft des Geschichtlich-Konkreten [1975].)

Josef Pieper (1904-1997), philosophe allemand, marqué par le réalisme de Saint Thomas d'Aquin, fut professeur à l'Université de Münster. Ses œuvres les plus connues traitent des vertus théologiques et cardinales. Il a publié Le loisir comme fondement de la culture (1948) Genève, Ad Solem, 2007.